

Il est difficile de préciser le lieu où ils s'arrêta. D'après son récit, on pourrait croire que ce fut à l'île des Allumettes, mais il nous donne la latitude de 47° comme la limite de son voyage, latitude qui, si elle est correcte nous montre le lac Témiscamingue comme le terme de son expédition vers la mer du Nord.— Il rencontra dans ces lieux un chef Algonquin, Tessonât qui l'avait vu à Tadoussac en 1603, et lorsque ce sauvage revit Champlain, il fut tellement étonné qu'il lui demanda s'il était tombé du ciel, ou si c'était le Manitou qui l'avait amené. Il fut fort bien accueilli par les Sauvages de l'île des Allumettes dont Tessonât était le chef.— Celui-ci, pour lui souhaiter la bienvenue donna un grand festin, lequel, suivant l'habitude devait être suivi de la fumerie. Essayons de donner une idée de ce festin, esquisse nécessaire pour la connaissance du genre de vie des sauvages.

On mit sur le feu d'immenses chaudières dans lesquelles on jeta de la farine de maïs lequel avait été broyé entre deux pierres; on y ajouta des morceaux de poissons et on laissa bouillir le tout. Puis les sauvages invités arrivèrent chacun avec une gamelle d'écorce et une cuillère de bois, et Tessonât commença la distribution sans avoir, lui, le droit de manger une seule bouchée, ne devant s'occuper qu'à faire à ses convives les honneurs de son repas. Champlain qui avait observé que les cuisiniers indigènes n'étaient pas d'une propreté bien scrupuleuse dans la préparation de leur nourriture, ne se sentait pas beaucoup d'appétit pour le met de la circonstance, et il demanda quelques poissons qu'il fit rôler lui-même.

Dès que le repas fut fini, c'est-à-dire quand on eut tout mangé, car c'est une règle sévère de la politesse sauvage, on s'occupait de tenir le Conseil, et aussitôt les jeunes gens sortirent pour laisser les anciens pétuner seuls. Avant de fumer lui-même chacun venait à tour de rôle présenter son calumet à M. de Champlain qui après en avoir tiré quelques bouffées le rendait à son maître. Pendant une demi-heure personne ne parla, enfin Champlain rompant le premier le silence dit qu'il était venu d'abord pour visiter ce pays et ensuite pour aller chez les Nipis-inguinien. Les sauvages essayèrent de le détourner de ce dernier projet lui disant que les gens de cet endroit étaient sorciers et qu'ils le tueraient. Mais il leur répondit qu'il connaissait des charmes plus puissants que ceux de ces hommes et qu'il avait contre leurs poisons des antidotes puissants et sûrs. Alors on consentit à le conduire chez ce peuple. Ce n'était pas cependant le but véritable du voyage de Champlain, et prenant à l'écart Tessonât, il lui dévoila son intention. Tessonât parut tout surpris et il assura qu'il n'avait jamais entendu parler qu'il existât une mer en allant de ce côté et quand Nicolas Du Vignau sur l'ordre de Champlain eut conté son histoire, le vieux chef Papostropha avec indignation, le traitait de menteur. « Tu dois te rappeler, dit-il que tu n'as pas été plus loin qu'ici, et que chaque soir tu venais coucher dans ma cabane, comment donc oser-tu dire que tu as vu ces choses là? Les autres sauvages joignirent leurs reproches aux siens: « Veux-tu nous le donner, disaient-ils à Champlain, nous te promettons que lorsque nous le tiendrons il ne te fera plus de mensonges. »

Pris à part par Champlain, Nicolas Du Vignau, avoua qu'il n'avait jamais été plus loin que chez Tessonât, et notre entreprenant découvreur vit ainsi tomber ses douces illusions de la Chine et des Indes.— Cependant il est bien certain que s'il eut continué sa route de ce côté, il serait bientôt parvenu sur le rivage de la Baie d'Hudson, dont la distance peu grande à partir du lac Témiscamingue aurait été bientôt franchie par un homme de la persévérance du fondateur de notre patrie.

N'ayant plus d'espérance de ce côté, Champlain se remit en marche pour retourner au Sault Saint-Louis avec les sauvages que Tessonât lui avait donnés pour escorte. Près du Rideau, plusieurs de ces indigènes qui avaient pris le devant, accoururent lui dire qu'ils avaient aperçu des canots d'Iroquois. A cette nouvelle, grande alarme parmi les sauvages et comme on devait passer la nuit dans ce lieu et qu'on craignait d'être attaqué, on mit les femmes au large dans les canots et Champlain se plaça au poste avancé avec les Français. Or, pendant la nuit un Algonquin ayant rêvé qu'ils étaient poursuivis par les ennemis, se réveille en sursaut, va réveiller ses camarades et épouvantés au récit de son rêve, ils courent tous se jeter à la rivière. Le chef français accourant s'informer de la cause de tout ce tumulte, les aperçoit se débattre dans l'eau. Il les rassura, et s'étant convaincu, qu'il n'y avait nulle part d'Iroquois, ils continuèrent à descendre le fleuve avec lui jusqu'aux Chaudières où il fut témoin d'une bien curieuse cérémonie de la part de ces gens superstitieux.

Il faut d'abord savoir que ces Chaudières sont des trous creusés par la force de l'eau au pied de la chute, trous que des cailloux arrachés des anfractuosités des roches situées audessus, viennent agrandir et façonner en espèce de Chaudières. Cet endroit est très dangereux et les sauvages qui y passaient tâchaient de se rendre

le Manitou favorable en lui faisant une offrande: Voici comment. L'un d'eux prend une gamelle et vient la présenter à chacun de ses camarades qui y dépose un morceau de tabac, puis l'un dans un autout en chantant et le quéteur va la jeter dans l'eau en l'offrant au Manitou pour son usage.

ARTHUR CASGRAIN.

(A continuer.)

HISTOIRE NATURELLE.

ORNITHOLOGIE CANADIENNE.

NOTIONS PRÉLIMINAIRES.

La voie la plus courte, il nous semble, pour inspirer de l'intérêt pour l'étude de l'ornithologie, comme science à la fois agréable et utile, c'est de consacrer quelques moments de loisir, à décrire d'après les meilleurs auteurs, la vie intime et les mœurs des groupes les plus intéressants que nous possédons au Canada. Nous commencerons par " Les Aigles du Canada " et grâce aux sources où nous puiserons, nous promettons d'avancer un chapitre intéressant au lecteur. Avant néanmoins d'entrer en matière, nous avons à faire connaître quelques termes techniques, quelques définitions et quelques notions préliminaires, qui bien qu'utiles et même indispensables, n'en seront pas moins fatigantes et sèches à lire. On entend par *arriéres*, les plumes molles qui recouvrent les oreilles de l'oiseau; par *Pennes*, les grandes plumes des ailes et de la queue; par *Remiges* ou rames, les grandes plumes des ailes; par *remiges primaires* ou *primaires* les dix plumes qui partent du carpe de l'aile: il y a aussi les *remiges bâtarde* qui forment dans le pli de l'aile une sorte d'appendice supplémentaire: en arrière des remiges primaires sont les remiges secondaires; les plumes attachées à l'humerus sont moins fortes et portent le nom de *pennes scapulaires*; le *speculum* est cette petite tache que certains oiseaux ont sur l'aile, d'une couleur plus éclatante que le reste de l'aile.

*Longueur totale* se dit de l'espace qu'il y a du bout du bec à l'extrémité des plumes ou pennes de la queue.

*Envergure* est l'espace entre le bout d'une aile à l'extrémité de l'autre aile; ces deux choses s'expriment ainsi dans les auteurs—viz: 18 x 28—ce qui indique que l'oiseau a 18 pouces de long, depuis le bout du bec à l'extrémité de la queue, et 28 pouces de l'extrémité d'une aile à l'extrémité de l'autre. Ces particularités seront sensibles au premier coup d'œil pour qui ne pouvant se procurer les œuvres dispendieuses d'Audubon se contentera d'examiner et d'identifier un oiseau vivant ou mort avec le petit tableau synoptique d'Audubon—les personnes aussi, au loin, qui voudront, par lettre ou autrement, identifier ou faire identifier une espèce, trouveront la connaissance de ces termes techniques d'un grand secours. Chez les oiseaux de proie, la femelle est toujours beaucoup plus grande que le mâle; chez ces derniers, ainsi que chez les hirondelles, les *primaires* sont toujours fort longues. Venons en maintenant aux divers systèmes ou classifications des oiseaux. Notre cadre est par trop étroit, pour entrer dans des détails; nous nous contenterons d'indiquer les principales divisions.

Malgré les découvertes modernes, le système de Linnée, qui a été perfectionné par Cuvier, est comme la base de l'édifice de la classification et continuera de l'être. Son *Systema nature* est écrit avec une concision et une exactitude telles, que malgré les progrès de la science, il sert encore d'épitomé aux naturalistes de toutes les nations. Linnée divise les oiseaux en six ordres: Willoughby et Ray, les avaient divisés en deux classes, les oiseaux de terre et les oiseaux de mer: Blumenbach, en fait neuf ordres: Cuvier, six: le célèbre Vieillot, cinq: M. Vigors, en reconnaît cinq: Temminck, dans son manuel d'ornithologie, publié en 1815 établit seize ordres: Agassiz, dont l'ouvrage vient de paraître, les limite à quatre. Le système de Cuvier, paraît clair; il se compose; 1o. des oiseaux de proie; 2o. des Grimpeurs, telles que Pies, Pic-bois etc.; 3o. des Palmipèdes tels que les eygues, oies etc.; 4o. des Passereaux; 5o. des Gallinacées; 6o. des Échassiers, tels que Hérons, Gibiers de grève etc. Cette classification avec quelques modifications a été adoptée par les savants professeurs du *Smithsonian Institution*, dans leur catalogue raisonné de l'ornithologie de l'Amérique, publié en 1858, sous les auspices du professeur Baird. Comme il est peu probable que le Canada puisse d'ici à longtemps, surpasser les travaux de l'Institution de Washington, ne serait-il pas mieux de donner à sa nomenclature et à sa classification la préférence, sur les systèmes européens, comme mieux adaptés au Canada? Ce